

CHAPITRE II

LA PORCELAINERIE

Il y eut donc une porcelainerie à Mennecey, et nous ne manquerons pas de nous référer au remarquable ouvrage de M. Aymé Darblay pour renseigner nos lecteurs sur sa création et son existence.

« La célèbre fabrique de porcelaine créée à Mennecey-Villeroy le fut sous la protection du duc Louis-François de Neufville de Villeroy, qui possédait à Paris (*ainsi que nous le dit Aldridge dans son récent livre édité chez Larousse sous le titre « Les Porcelaines »*) une petite manufacture de faïence dans laquelle de la porcelaine tendre fut produite ; mais, le Roi Louis XV ayant refusé les lettres patentes, voulant conserver à la manufacture royale de Vincennes le privilège de la fabrication à l'exclusion d'autres fabriques françaises, il fut obligé de la transporter à Mennecey, et tout porte à croire que la fabrique de pâte tendre de Villeroy fonctionna dans le parc même à proximité des communs et non loin du château. »

Des difficultés surgirent en 1760, lorsque Mme de Pompadour, voulant protéger la manufacture de Vincennes qui venait d'être transférée à Sèvres, à laquelle elle s'intéressait tout particulièrement, inspira un édit royal qui défendit à toutes les fabriques de dorer leurs objets ou d'employer des fonds colorés et de fabriquer des statuettes. C'est ainsi que Mennecey dut adopter la peinture en camaïeu pendant cette période qui prit fin en 1766.

« S'il est bien exact que François Barbin dirigeait dès les premiers jours de l'année 1737 la fabrique de porcelaine fondée à Villeroy même, son fils, en 1756, était installé dans les dépendances de sa propre habitation, toujours sous la haute protection du duc, dans le village, près de l'église paroissiale » (pour être plus précis, dans l'immeuble dont Mme Liguez est propriétaire, en bordure de

la rue du Puits-Massé et d'une petite voie appelée « rue du Cul-luy-faust » maintenant supprimée, qui partait de la cour située au sud de l'immeuble et aboutissait rue de Bel-Air, au devant de la maison de Mme Mathieu).

« Peut-être deux fours fonctionnèrent-ils en même temps dans Villeroy et dans le centre de MenneCY. La fabrication de la porcelaine de pâte tendre, imitation ingénieuse mais artificielle des porcelaines du Japon, de la Chine et de Saxe, qui étaient exclusivement composées de kaolin, attirait le Roi Louis XV, tentait tous les princes du sang et les plus grands seigneurs ; c'est pourquoi il n'y a pas lieu de s'étonner que la fondation dans l'enceinte même du parc de Villeroy, fut un des plus beaux fleurons de la couronne ducale.

» Les commencements durent être difficiles, il fallait tout d'abord apprendre la fameuse composition secrète de cette pâte à porcelaine et ensuite trouver des tourneurs, des sculpteurs, des ouvriers sachant travailler et cuire cette pâte, sachant l'enduire de son vernis plombique, des peintres aussi savants qu'habiles dessinateurs qui fussent initiés aux difficultés que présentait l'emploi des couleurs sur cet émail. Évidemment le duc de Villeroy dut pour cela débaucher quelques contremaîtres des fabriques existantes. »

On connaît le nom du chef modeleur, que Aldridge cite dans son ouvrage : Nicolas-François Gauron, qui alla ensuite travailler à Tournai, puis plus tard dans la manufacture anglaise de Chelsea, ainsi que celui d'un autre artiste Pierre Berthevin, qui alla à Marienberg en Suède en 1766. Il s'inspira des méthodes de MenneCY et les pièces produites par cette manufacture ressemblèrent alors à celles de Villeroy. Et l'on sait, par d'autres sources, que François Barbin, le fondateur, était un transfuge de Chantilly.

« Trouver alors les matières nécessaires à cette industrie devient chose aisée. Le beau sable de Malvoisine valait celui de Fontainebleau, d'ailleurs chaque fabrique avait sa pâte spéciale avec ses qualités propres et ses défauts ; pour n'en citer qu'un exemple Saint-Cloud n'a jamais pu faire une assiette, sa pâte étant trop sèche. L'artiste français qui ne connaissait pas le kaolin dut montrer un génie particulier d'invention pour arriver avec des matières premières aussi peu appropriées à remplacer les terres du Levant et des pays d'outre-Rhin.

» Il eût été bien intéressant de savoir les époques précises

MENNECY

auxquelles ont été successivement fabriqués à Villeroy, ces produits céramiques, simplement décorés de vagues dessins en camaïeu bleu, pots à pommade ou à poudre, manches de couteaux et menus objets de vaisselle, et encore ces jardinières, ces magots de la Chine décorés à la manière des produits de Chantilly, les écuelles, les beurriers, les pots à crème, théières, sucriers et tasses qu'on rencontre encore décorés si finement de petits bouquets de fleurs, production essentiellement française. Ce fut plus tard, sans doute, que vinrent les statuettes en pâte blanche, émaillée ou bien décorée, puis ensuite les biscuits où il devenait impossible de masquer les défauts de la pâte ou du modelage. Enfin, n'est-ce pas à une époque très rapprochée de l'avènement de Louis XVI que la fabrique de Villeroy, atteignant son plus haut degré de production artistique, fit admirer à tous, les services de table à décor de fruits et d'oiseaux et surtout les médaillons charmants où figurent des personnages d'un coloris éclatant, au bord d'un fleuve, ou à l'entrée d'une ville, imitation des faïences de Marseille.

» Dans les dernières années de Louis XV, la manufacture de Villeroy ne craignant plus de déboires, l'art l'emporta sur toute autre considération.

» La marque de fabrique de Mennecy, D.V., peinte en bleu ou en brun, paraît assurément avoir été employée pour les objets de la toute première époque. La double lettre en creux, et parfois l'absence de toute marque, dénoterait une fabrication de la seconde moitié du siècle. Pour les biscuits, on ne peut les attribuer à Villeroy que s'ils sont marqués. »

M. Aymé Darblay dit, dans son ouvrage auquel nous empruntons ces lignes, qu'il en possède huit, sept sont avec la marque D.V. et un avec un chiffre entrelacé, en lettres dites anglaises. Il dit aussi que, parmi plus de quatre cents pièces qu'il possède, une centaine n'a point de marque, quatorze sont marquées en couleur ou en or, plus de trois cents portent la classique marque D.V. qui signifie « Duc de Villeroy » ou « duché de Villeroy ».

François Barbin, le fondateur, se retira en 1762. Son fils Jean-Baptiste Barbin, qui était son collaborateur le plus précieux, était qualifié directeur dès 1752.

Le père mourut à Mennecy le 27 août 1765, à l'âge de soixante-quatorze ans, et son fils ne lui survécut pas un mois, puisqu'il décédait le 14 septembre 1765. Le duc Louis-François de Villeroy lui-même mourut le 22 mars 1766.

MENNECY

La veuve de Jean-Baptiste continua l'exploitation de la fabrique du village et de celle de Villeroy, dont elle resta locataire. Mais il semble que la production s'arrêta en 1767, s'étant étendue sur une trentaine d'années.

Les nommés Jacques et Jullien, ayant ensuite pris à bail la fabrique de Villeroy, n'eurent pratiquement plus aucune activité à Villeroy et ils partirent s'installer à Bourg-la-Reine.

La fabrique de porcelaine de MenneCY avait vécu.